

PAULINE CASTELLANI

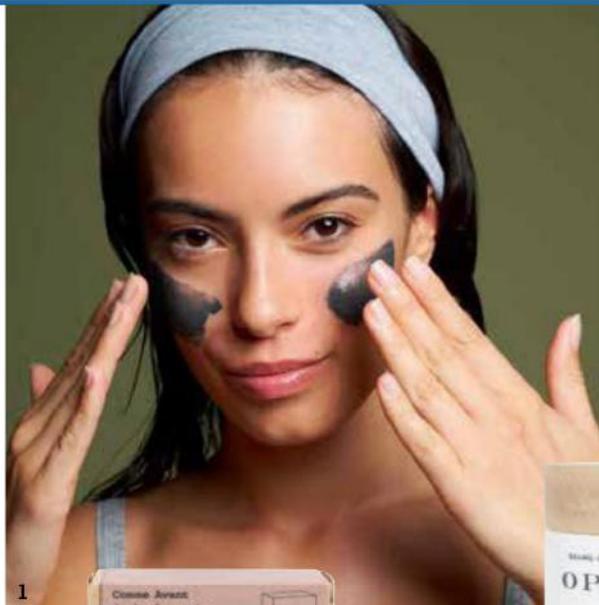
On connaissait déjà les shampoings et après-shampoings solides, les déodorants en stick et les poudres d'argiles façon cataplasme... Il faudra compter dorénavant sur des laits démaquillants solides (Eclo) et des poudres nettoyantes chargées de redonner de l'éclat au teint (Yodi), sur de droles de pains à raser (Beauty Disrupted) et même sur un masque en tissu étrangement sec qui hydrate pourtant en profondeur (Charlotte Tilbury). Alors qu'on célébrait le 22 mars la Journée mondiale de l'eau, qui a été l'occasion de rappeler que d'ici à 2050 au moins, une personne sur quatre sera susceptible de vivre dans un pays affecté par des pénuries chroniques ou fréquentes, certaines marques de cosmétiques s'obligent désormais à développer des formules anhydres. Ce marché devrait même connaître un taux de croissance annuel de 13,3% jusqu'en 2031, selon une étude du cabinet Future Market Insights.

« Les propositions se multiplient depuis quelques années déjà et les grands groupes y viennent à leur tour, poussés probablement par une nouvelle génération plus attentive à la protection de l'environnement, analyse Julien Kalbeck, fondateur du label Slow Cosmétique. L'un des principaux atouts de ces produits anhydres est qu'ils sont beaucoup plus légers, et donc réduisent le bilan carbone des transports. La plupart n'ont par ailleurs pas besoin de flacon en plastique, en verre ou en aluminium et se contentent d'un simple papier en guise d'emballage, ce qui diminue l'impact environnemental. »

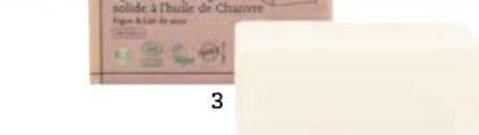
Synergie d'ingrédients et textures modernes

Qu'ils soient donc sous forme d'huiles, de savons, de baumes ou de poudres, ces produits ne contiennent pas une seule goutte d'eau... Ce qui peut troubler l'utilisatrice pour qui le soin repose forcément sur le mélange habituel d'une phase aqueuse et d'une phase grasse. « L'eau n'a pourtant aucun intérêt cosmétique, insiste Jean-Christophe Gaven, cofondateur de la marque de masque solide, savon-soin et baumes Oppidum, installée dans le Tarn. Si elle constitue environ 60% d'une crème et 90% d'un gel douche, c'est uniquement pour créer l'émulsion qui sert de support aux actifs. S'en passer permet aussi de se recentrer sur les ingrédients et leurs propriétés cutanées. » De fait, ces formules anhydres, volontiers bio ou naturelles, s'affichent hautement concentrées et surtout 100% actives. L'eau étant généralement remplacée par des extraits végétaux, des beurres et des huiles utilisés comme base.

« Extraits de fleurs, sucs, résines, racines, écorces, graines... ici, rien n'est dilué dans l'eau et tous les ingrédients sont choisis pour prendre exclusivement soin de la peau, continue Jean-Christophe



1. et 2. Nettoyant visage poudre, vitamine C et fleur d'hibiscus, Yodi, 20 € les 30 gr sur www.yodibeauty.com
3. Après-shampooing solide à l'huile de chanvre, Comme Avant, 9,90 € sur www.comme-avant.bio
4. Baume-soin nutrition profonde bois de rose, Oppidum, 40 € les 50 ml sur www.oppidum-france.com
5. Lait démaquillant solide, Eclo, 19 € sur eclobeauty.com
YODI, COMME AVANT, OPIDUM, ECLQ



« Une affaire de perception »
Si certains rituels sont déjà familiers, comme les huiles démaquillantes et les baumes fondants, d'autres demeurent l'objet de quelques critiques, particulièrement les shampoings et après-shampoings solides : pour retrouver les sensations auxquelles ils sont habitués avec des produits liquides, certains consommateurs n'hésiteraient pas à ajouter davantage d'eau pour faire mousser puis rincer, ce qui paraît contradictoire pour des produits affirmant préserver aussi les ressources en eau de la planète. « Les premières expériences peuvent déstabiliser mais la gestuelle change à peine, c'est davantage une affaire de perception », assure Héléne Azancot, la fondatrice de Yodi.

LA PERCÉE DE LA COSMÉTIQUE SANS EAU

PORTÉS PAR LE SUCCÈS DES SOINS SOLIDES, LES PRODUITS ANHYDRES SÉDUISENT PAR DES FORMULES NON DILUÉES QUI REMETTENT EN AVANT LES BIENFAITS DE LEURS INGRÉDIENTS ET LIMITENT, EN MÊME TEMPS, L'EMPREINTE CARBONE.

Gaven. C'est une cosmétique différente inspirée par la nature mais aussi par des traditions ancestrales puisque jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on utilisait essentiellement des baumes, des huiles et des poudres de beauté, tous fabriqués sans eau. » À l'instar des pommades exfoliantes, à base de miel, d'oignons de marcesse pilés et de pétales de roses de l'Antiquité, recommandés par Ovide pour chasser les rougeurs des peaux délicates dans son texte Les Cosmétiques. Et des mixtures décolorantes mêlant safran et citron utilisées par les Italiennes de la Renaissance afin d'obtenir le fameux blond vénitien. Ou encore des décoctions teintées d'encres bleues, secret du teint diaphane des héroïnes romantiques du XIX^e siècle... Ce n'est que dans les années 1900 que les

onguents pour le visage, le corps et les cheveux entament leur révolution grâce aux progrès de la chimie qui les fait sortir progressivement des casseroles de cuisine, entraînant alors la naissance de l'industrie de la beauté. En 1911, la crème Nivea devient ainsi la toute première émulsion « eau dans huile » qui va inaugurer le concept d'hydratation et ouvrir la voie aux soins fabriqués de façon industrielle. « Aujourd'hui, la cosmétique sans eau n'a plus rien à voir avec ces recettes de grand-mère au chaudron. Les usages populaires et les propriétés de certains végétaux ont, depuis, été largement confirmés par la science, insiste Jean-Christophe Gaven. Il y a dans cette nouvelle génération de produits "secs" un travail de for-

« Les premières expériences peuvent déstabiliser mais la gestuelle change à peine, c'est davantage une affaire de perception », assure Héléne Azancot, la fondatrice de Yodi. Dans sa boutique du 16^e arrondissement de Paris, cette pro de la cosmétique, qui a travaillé pendant trente ans pour de grandes marques, propose des soins en poudre pour les cheveux et la peau. « Les produits sans eau permettent surtout de passer des conservateurs suspectés d'être des perturbateurs endocriniens et allergènes. Ainsi, ils n'ajoutent pas de date de péremption et peuvent se garder dans cet état si bien plus longtemps que leurs équivalents liquides, sachant qu'on a tendance à les utiliser aussi en plus petite quantité. » Une alternative écologique autant qu'économique, bienvenue en ces temps d'inflation. ■

AU PAYS DE GRASSE, LA SÉCHERESSE PRÉOCCUPE LA PARFUMERIE DE LUXE

SI LA SITUATION N'EST PAS ENCORE JUGÉE ALARMANTE, L'ABSENCE DE PLUIE DEPUIS CET HIVER POUR REMPLIR LES NAPPES PHRÉATIQUES COMMENCE À INQUIÉTER LES PRODUCTEURS DE FLEURS DU PAYS GRASSOIS ET LES INDUSTRIELS DU MÉTIER.

LUCAS HÉLIN
LE FIGARO|NICE

Entre la soixantaine de producteurs de fleurs à parfum, installés dans le Pays de Grasse, entre le Var et les Alpes-Maritimes, une bouteille se partage de génération en génération. Pour espérer une bonne récolte, il faut aller allumer une bougie dans l'église Sainte-Rita, à Nice, une sainte qui est supposée protéger les fleurs et ceux qui les bichonnent. Mais ces dernières années, et une nouvelle fois depuis janvier, la boutade est prise un peu plus au sérieux. Dans l'espoir des plus superstitieux, un souhait part justement en direction du ciel. De la pluie, vite, et tout de suite !
Lundi 13 mars, le préfet des Alpes-Maritimes a déclenché l'alerte sécheresse,

mais pour les producteurs, il faut qu'il pleuve afin de pouvoir arroser cet été. L'enjeu est de faire le plein de réserves en vue de la saison estivale, de plus en plus chaude et longue alors que le niveau des nappes phréatiques devient préoccupant. Alors que les industriels de la parfumerie de luxe sont de retour en force à Grasse depuis peu de temps, cela commence aussi à questionner. « Avec des nuances, pondère Carole Biancalana, en contrat avec la maison Dior. Il ne faut pas qu'on soit alarmistes. »
À l'inverse, Philippe Garnerone, qui produit pour Guerlain jasmin et tubéreuses, qui sont les plus impactés par la sécheresse, s'inquiète « du risque de perdre des pieds de jasmin à cause du manque d'eau ». « Si jamais c'est le cas, on perd trois ans pour que cela reparte. » Les bulbes des tubéreuses, eux, ne sont pas encore en terre.

Ils le seront à la mi-avril. « C'est l'eau qui va faire monter les tiges », explique Philippe Garnerone. Si les pluies d'hiver ne tombent pas, l'arrosage manquera dans deux mois pour faire grandir ces fleurs.
La santé et le rendement des rosiers inquiètent aussi. « Si la pluie n'arrive pas, on va devoir commencer à arroser maintenant. Le faire en mars, ce n'est pas dans notre habitude », souligne de son côté Armelle Janody, présidente de l'association Fleurs d'exception du Pays de Grasse, qui compte une trentaine de membres. Mais elle tient à nuancer : « Il est beaucoup trop tôt pour établir que les plantes à parfum sont menacées de disparaître à cause du changement climatique. Il ne faut pas tirer des généralités ! Mais on fait des constats, et oui, il y a de très préoccupations légitimes. »

Optimiser les bonnes pratiques
Autre motif d'inquiétude, l'état des sols, desséchés, phénomène d'autant plus visible avec une terre entre argile et calcaire par endroits. Cela impacterait les pieds de rosiers, poussant moins haut et produisant donc moins de fleurs. Des quantités moindres entraîneraient toute la filière, la rareté entraînant une hausse des prix du produit final. La qualité, elle, ne baisserait pas. « Au contraire, veut croire Armelle Janody, elle-même productrice. J'ai tendance à dire que les fleurs, lorsqu'elles subissent un stress hy-

drique relatif, poussent de façon plus odorante. » Voilà au moins un motif de réjouissance dans ce contexte climatique tendu et incertain. Un autre cauchemar demeure : celui d'un gel tardif, qui serait quasi mortel pour la production.
Entre eux, les producteurs se montrent solidaires. Tous se connaissent. Et s'organisent : « Nous réfléchissons ensemble à produire en consommant moins d'eau, du fait qu'on en ait moins, insiste Carole Biancalana. Nous ne sommes qu'au début des défis qui nous attendent et on ne reste pas inertes. » Par exemple, lors de la taille des rosiers, les bois coupés sont réutilisés et broyés pour les remettre aux racines afin de garder plus longtemps l'humidité. « On partage et on optimise les bonnes pratiques », ajoute la productrice, à l'origine de l'association en 2006.
Un projet de réutilisation des eaux usées est aussi à l'étude. Le maire de Grasse, Jérôme Viaud (LR), l'avait évoqué dans son discours lors des Assises de l'eau, le 23 janvier. « Il faut repenser la gestion de l'eau et permettre le développement de la mise en œuvre de solutions alternatives. La mise en place de REUT (réutilisation des eaux usées traitées, NDLR) apparaît comme une possibilité encore trop peu développée », avait avancé celui qui est aussi président de l'association des maîtres des Alpes-Maritimes. Cette initiative sécuriserait l'eau utile

pour arroser les cultures des fleurs à parfum, mais aussi le golf de Saint-Donat, à proximité. À ce stade, les producteurs se disent intéressés, prêts à regarder cette option pour s'assurer de la qualité de l'eau et garder leur label bio.
De son côté, Maurin Pisan et ses jasmins mènent un autre combat : faire prendre conscience que les producteurs de fleurs ne sont pas à pointer du doigt. Il sort les chiffres : « Les agriculteurs ne consomment que 2 % de l'eau, 3 % pour l'industrie et le reste... c'est un usage domestique dans le département ! Mon combat à moi, c'est de faire comprendre qu'on ne doit pas nous demander des efforts. On en fait déjà assez, et ça ne servira à rien pour régler le problème ! »
Pour arroser un hectare l'année dernière, il dit avoir consommé 3 000 mètres cubes. De ce débat, quasi politique, dépend pour lui la survie de la filière. Il craint un « agriflashing » et d'être attaqué, à la manière des golfs, au prétexte que son activité sert un marché du luxe que d'aucuns jugent inutile. « Il faut expliquer que c'est l'ADN d'une ville, de deux départements, ajoute-t-il. Si un parfum est vendu à un riche à Shanghai, ça fait vivre des familles ici. Donc tant mieux ! » Une cause parallèle pour un même souhait : la pérennité d'une activité de retour pour le bien d'une région. Mais il se murmure qu'une bougie a bien été allumée à l'église Sainte-Rita. ■

ÉCOUTEZ TOUTE L'ACTUALITÉ DES JEUNES TALENTS AVEC THIERRY HILLERITEAU
"Nouvelle génération", chaque mardi à 20h dans le Journal du Classique avec LE FIGARO

